

BENVENISTE

Problèmes de
linguistique générale, 2



tel gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1974.*

Extrait de la publication

Avant-propos

Pour ses Problèmes de linguistique générale, Émile Benveniste avait fait un choix de vingt-huit articles, parmi ses œuvres publiées de 1939 à 1964, classés en six parties :

I. Transformations de la linguistique. II. La communication. III. Structures et analyses. IV. Fonctions syntaxiques. V. L'homme dans la langue. VI. Lexique et culture.

Or, depuis 1964 il a publié de nombreuses études importantes dans différents recueils et périodiques, d'accès parfois difficile.

L'immense intérêt porté aux Problèmes de linguistique générale, traduits assez tôt en anglais, en italien et en espagnol, a suscité de la part de bon nombre d'amis et élèves le souhait que cette entreprise ait une suite et que paraisse un nouveau volume. Lorsque nous avons exprimé, avec M. Lejeune, ce vœu auprès d'Émile Benveniste, il nous a bien volontiers donné son accord, et nous a autorisé à faire un choix parmi ses récents articles (de 1965 à 1972). C'est ainsi que nous avons pu rassembler ici vingt études (dont les deux premières se présentent sous forme d'entretiens). Elles ont été choisies et classées en six grandes parties, celles mêmes du premier volume, sous la surveillance étroite d'Émile Benveniste lui-même.

M. Dj. Moïnfar.

I

Transformations de la linguistique

CHAPITRE PREMIER

*Structuralisme et linguistique**

Pierre Daix. — *Vous avez vécu, au cours de ces trente dernières et même quarante années, la transformation de la linguistique, mais aussi son accession à une sorte de position centrale dans les sciences humaines, de « science pilote » comme on dit. Je voudrais vous demander ce qui vous paraît caractériser cette évolution, cette transformation, du point de vue de la linguistique. Mais, peut-être, si vous voulez, au départ, pour situer davantage les choses, j'aimerais vous poser une question personnelle, correspondant à une question que l'on a posée dans le temps à Jakobson dans mon journal. Qu'est-ce qui vous a amené à la linguistique?*

Émile Benveniste. — J'ai eu la chance d'entrer dans la carrière scientifique très jeune et en grande partie sous l'influence d'un homme qui a été un grand linguiste, qui a largement contribué à former les linguistes et à modeler la linguistique pendant on peut dire les vingt ou trente premières années de ce siècle, c'était mon maître Antoine Meillet. C'est du fait que je l'ai rencontré très jeune au cours de mes études de Sorbonne, et que j'avais sans doute beaucoup plus de goût pour la recherche que pour la routine de l'enseignement, que cette rencontre a été pour moi décisive. Il enseignait strictement la grammaire comparée. Il faut ici remonter un peu plus haut, parce que, à travers lui, c'est l'enseignement de Ferdinand de Saussure à Paris qui a été en partie transmis aux disciples de Meillet. Ceci a une très grande

* Un entretien de Pierre Daix avec Émile Benveniste. *Les Lettres françaises*, n° 1242 (24-30 juillet 1968), pp. 10-13.

importance pour quiconque fait en quelque sorte la biographie intellectuelle de la linguistique française, quoique le Saussure qui a enseigné pendant dix ans à l'École des Hautes Études n'ait pas été le Saussure dont le nom retentit aujourd'hui partout.

P. D. — *C'est en quelque sorte le comparatiste.*

E. B. — C'était strictement le comparatiste, extrêmement jeune et précoce, qui avait été, à peine âgé de 21 ou 22 ans, deviné et adopté par un homme qui avait le sens des hommes : Michel Bréal. Nous remontons là à la véritable naissance de la linguistique en France. Bréal a deviné ce que pouvait être un Saussure, ce qu'il était déjà. Il s'était affirmé par un véritable coup de génie en grammaire comparée et il avait renouvelé la restitution des formes de l'indo-européen.

P. D. — *Cela se passait à quelle époque ?*

E. B. — Cela se passait exactement en 1878. Saussure a été nommé à 24 ans à l'École des Hautes Études et il y a enseigné de 81 à 91. Puis, venu à Paris, il est rentré à 34 ans à Genève, un peu contraint, abandonnant une carrière qui s'ouvrait brillante devant lui à Paris, et que certainement Bréal aurait aidé à développer encore. Il a donc pendant ce temps formé plusieurs hommes éminents, d'une même génération, en particulier les deux principaux : Antoine Meillet et Maurice Grammont. Il les a formés à la discipline comparative, c'est-à-dire à l'analyse et à la comparaison d'un certain nombre de langues issues d'une même souche, et à la restitution systématique des états anciens, que la comparaison des langues historiques permet d'atteindre. Voilà à la fois la discipline et voilà, peut-on dire, l'horizon dans lequel la linguistique s'est développée comme science historique, comme science comparative et comme science visant à la restitution d'états préhistoriques. Et toutes les démarches de la grammaire comparée étaient par nature rigoureuses et s'efforçaient toujours à une plus grande rigueur. C'est ce qui personnellement m'a attiré. C'était le caractère des lois que la linguistique était déjà en état de formuler et en même temps l'horizon qu'elle ouvrait sur l'extension possible de cette méthode à d'autres familles de langues. Et, effectivement, on peut dire que la grammaire comparée, telle que Saussure en particulier l'a modelée, telle que Meillet l'a développée à sa suite, a été le modèle des tentatives parallèles qui se font encore aujourd'hui sur

d'autres familles de langues. Quand on raisonne aujourd'hui sur des langues de l'Océanie et qu'on essaie d'en constituer la généalogie ou quand on entreprend le même travail sur l'immense domaine amérindien, c'est toujours plus ou moins le modèle indo-européen qui guide les démarches, qui permet de les organiser.

P. D. — *C'est-à-dire que la linguistique comparative continue encore aujourd'hui de se développer.*

E. B. — Très largement, et elle connaît de beaux succès, enfin nous reviendrons là-dessus. Il n'y a pas de doute que toutes les linguistiques spécialisées sont destinées à passer par cette phase. Actuellement on travaille très activement en France et en Amérique aussi bien à constituer ces familles de langues, à les coordonner et à essayer de voir comment on peut se représenter le développement linguistique des différents continents. Il y a des efforts considérables qui sont faits sur le domaine africain : plusieurs écoles s'y emploient. Ainsi il n'y a pas là du tout une méthode qui date, ou qui appartient à une époque révolue, absolument pas. Je crois qu'au contraire la linguistique comparative va renaître tout à fait transformée et de fait elle se transforme. Évidemment, celle que nous pratiquons aujourd'hui ne ressemble pas du tout à la même discipline dans la physionomie qu'elle avait il y a trente ou cinquante ans.

Voilà donc comment se définissait l'essentiel du travail linguistique à l'époque. Il y avait bien aussi une linguistique générale, mais elle transposait en traits généraux les caractéristiques dégagées par les méthodes comparatives. Les données linguistiques étaient celles qu'on recueillait dans les textes. Or comme ces textes sont, pour la plupart, j'entends dans le domaine indo-européen, des textes très anciens, textes homériques, textes védiques — et aujourd'hui, vous savez la nouvelle dimension qui s'ajoute avec les textes mycéniens qui reculent au minimum d'un demi-millénaire la proto-histoire du grec — il fallait les interpréter dans leur réalité de textes anciens, par rapport à une culture que nous ne connaissons plus. Ce qui fait que l'aspect philologico-historique tenait une place considérable dans cette étude. Il y avait donc des espèces de préalables avant d'aborder directement les faits ; préalables qui évidemment n'arrêtent pas celui qui étudie d'emblée le français, l'anglais, les langues vivantes. Je ne

dirais pas qu'il y avait alors un préjugé contre les langues vivantes, pas du tout. Seulement, on concevait toujours la langue vivante comme le résultat d'une évolution historique. Certes, il y avait avant nous un homme qui tenait beaucoup de place, dont le prestige est un peu pâli aujourd'hui, c'est Gilliéron, avec l'école de dialectologie française. Gilliéron et ses élèves pensaient que justement la restitution historique n'atteint pas la réalité complexe de la langue vivante et qu'il fallait avant tout enregistrer la richesse des parlers, les collectionner d'après des questionnaires et les reporter sur des cartes.

P. D. — *Les données parlées.*

E. B. — Des données parlées, orales et reportées sur des cartes; c'est ce que l'on appelait la géographie linguistique. Voilà en quelque sorte les deux pôles de la linguistique dans les premières années de ce siècle. Quant à Saussure, on ne lisait presque plus rien de lui. Il était rentré à Genève. Il s'était presque immédiatement enfermé dans le silence. Vous connaissez, n'est-ce pas, cette histoire. C'est un homme qui a agi surtout après sa mort. Ce qu'il a enseigné de notions générales et qui est passé dans le *Cours de linguistique générale* publié par ses disciples, il l'a enseigné, il faut bien le savoir, à contrecœur. Il ne faut pas croire que Saussure ait été un homme brimé, empêché de s'exprimer, pas du tout. L'histoire des idées de Saussure n'a pas encore été retracée. Il y aura beaucoup de documents à utiliser, en particulier des lettres qui montrent dans quel état d'esprit il travaillait. Saussure refusait à peu près tout ce que l'on faisait de son temps. Il trouvait que les notions courantes manquaient de base, que tout reposait sur des présupposés non vérifiés, et surtout que le linguiste ne savait pas ce qu'il faisait. Tout l'effort de Saussure — et pour répondre à la question que vous me posez ceci est d'une importance capitale, c'est là le tournant, on peut dire de la linguistique — c'est l'exigence qu'il a posée d'apprendre au linguiste *ce qu'il fait*. De lui ouvrir les yeux sur la démarche intellectuelle qu'il accomplit et sur les opérations qu'il pratique quand, d'une façon en quelque sorte instinctive, il raisonne sur des langues ou il les compare, ou il les analyse. Quelle est donc la réalité linguistique? Tout a commencé à partir de là, et c'est là que Saussure a posé les définitions qui aujourd'hui sont devenues classiques, sur la

nature du signe linguistique, sur les différents axes selon lesquels il faut étudier la langue, la manière dont la langue se présente à nous, etc. Eh bien! tout cela s'est élaboré chez Saussure d'une façon douloureuse et sans que rien soit passé directement dans son enseignement, sauf pendant trois années vers la fin de sa vie, c'est-à-dire les années 1907 à 1911, pendant lesquelles il a été contraint, pour suppléer un collègue qui avait pris sa retraite, de donner un cours d'introduction générale à ses étudiants. C'est le cours que Bally et Sechehaye ont publié et sur lequel s'est édifiée, directement ou non, toute la linguistique moderne. Quelque chose de tout cela, quelques-uns des principes fondamentaux devaient déjà, je pense, transpercer dans les leçons que Saussure donnait tout jeune à Paris : leçons de grammaire comparée, sur le grec, le latin, sur le germanique en particulier, parce qu'il s'est beaucoup occupé des langues germaniques. Et Saussure évidemment dès cette époque subissait cette obsession à laquelle il s'est livré dans le silence pendant des années, cette interrogation sur la valeur de la langue, et sur ce qui distingue la langue de tout autre objet de science. De sorte que les idées de Saussure ont été plus facilement comprises en France, quoiqu'elles aient mis aussi longtemps à s'y imposer qu'ailleurs. Ainsi à travers la grammaire comparée c'était malgré tout cette inspiration de linguistique générale qui a passé dans l'enseignement de Meillet. Depuis ce moment-là, on a vu tout ce paysage se modifier à mesure que peu à peu ces notions saussuriennes prenaient pied ou qu'elles étaient redécouvertes par d'autres, ou que, sous diverses influences, notamment en Amérique, se produisaient certaines convergences. Des hommes comme Bloomfield, ceci est peu connu, ont découvert Saussure de leur côté bien qu'en général on considère la linguistique américaine et spécialement le courant bloomfieldien comme issu d'une réflexion indépendante. Il y a des preuves que Bloomfield connaissait les idées de Saussure et qu'il avait conscience de leur importance.

P. D. — *Cela nous amène vers les années 40, Bloomfield?*

E. B. — Il y a un compte rendu de Saussure par Bloomfield qui date de 1924. Toute différente a été la formation de Sapir, linguiste et anthropologue américain.

Néanmoins, Sapir aussi a retrouvé certaines notions essentielles comme la distinction entre les phonèmes et les sons,

quelque chose qui correspond à peu près à la distinction saussurienne entre la langue et la parole. Vous le voyez, des courants indépendants ont finalement convergé et ont produit cette éclosion d'une linguistique théorique très exigeante, essayant de se formuler comme science et en progressant toujours dans cette aire scientifique. C'est-à-dire essayant de se donner un corps de définitions, de s'énoncer en structure organique. Cela a produit des orientations très différentes. Il y a eu, d'une part, le structuralisme, qui en est issu directement. Pour un linguiste qui est habitué à pratiquer le travail linguistique et qui a eu de bonne heure, c'est mon cas, des préoccupations structuralistes, c'est un spectacle surprenant que la vogue de cette doctrine, mal comprise, découverte tardivement et à un moment où le structuralisme en linguistique est déjà pour certains quelque chose de dépassé. Dans mon ouvrage, j'ai retracé brièvement l'histoire en quelque sorte lexicale de ce terme. En cette année 1968, la notion de structuralisme linguistique a exactement quarante ans. C'est beaucoup pour une doctrine dans une science qui va très vite. Aujourd'hui un effort comme celui de Chomsky est dirigé contre le structuralisme. Sa façon d'aborder les faits linguistiques est exactement inverse.

P. D. — *C'est-à-dire que vous identifiez le structuralisme en linguistique à la période où l'on s'est préoccupé de mettre au jour les structures linguistiques proprement dites ?*

E. B. — Il s'est agi avant tout de montrer dans les éléments matériels de la langue et, dans une certaine mesure, au-dessus, dans les éléments signifiants, deux choses, les deux données fondamentales en toute considération structurale de la langue. D'abord, les pièces du jeu et ensuite les relations entre ces pièces. Mais il n'est pas facile du tout, même pour commencer, d'identifier les pièces du jeu. Prenons les éléments non signifiants de la langue, les sons. Quels sont les sons d'une langue donnée ? Non pas du langage en général, la question ne peut pas se poser, mais d'une langue donnée ; ça veut dire quels sont les sons qui ont une valeur distinctive ; qui servent à manifester les différences de sens ? Et quels sont les sons qui, quoique existant matériellement dans la langue, ne comptent pas comme distinctifs mais seulement comme variantes ou approximations des sons fondamentaux ? On constate que les sons fondamentaux sont toujours en nombre réduit, il n'y en a

jamais moins de 20, et il n'y en a jamais plus de 60 ou guère plus. Ce ne sont pas là des variations énormes et pourquoi? En tout cas quand on étudie une langue, il faut arriver à déterminer quels sont les sons distinctifs. Ainsi, qu'en français on prononce *pauvre* ou *povre*, ça n'a aucune importance; c'est simplement une question d'origine locale, n'est-ce pas, mais qui ne crée pas de différence de sens. Mais il y a des langues où cette différence, ou quelque chose de comparable à celle entre *pauvre* et *povre*, donnerait deux mots totalement différents. Et c'est la preuve que dans ce cas la distinction *ó* et *ò* en français ne compte pas, tandis que dans d'autres langues elle serait distinctive.

P. D. — *Et cependant si, en français, vous dites pôle et Paul, là elle compte?*

E. B. — Bien entendu, comme entre *saute* et *sotte* et par conséquent, c'est une distinction à reconnaître comme phonologique, mais dans des conditions qui sont à déterminer. Nous avons *pó* en français, qu'il s'agisse de la peau, d'un pot, peu importe, mais il n'existe pas de *po* avec un *o* ouvert, simplement parce que les conditions d'articulation du français exigent que l'*o* final d'un monosyllabe soit fermé et non ouvert, tandis que *marchai* et *marchais* ont deux phonèmes différents parce qu'ils différencient deux temps du verbe. Vous voyez que c'est complexe. De proche en proche, c'est toute la langue qu'il faut étudier très attentivement pour discerner ce qui est phonème et ce qui est variante. Voilà le niveau non signifiant, en ce sens qu'il s'agit simplement des sons. Il y a un niveau au-dessus où l'on aborde le même problème sous des aspects beaucoup plus difficiles, quand les éléments sont les signifiants ou les portions de signifiants et ainsi de suite. Par conséquent voilà la première considération : reconnaître les termes constitutifs du jeu.

La deuxième considération essentielle pour l'analyse structurale, c'est précisément de voir quelle est la relation entre ces éléments constitutifs. Ces relations peuvent être extrêmement variées, mais elles se laissent toujours ramener à un certain nombre de conditions de base. Par exemple il n'est pas possible que tel ou tel son coexistent. Il n'est pas possible que tel ou tel son ne soient pas syllabiques. Il y a des langues comme le serbo-croate où *r* à lui seul comme dans *krk* forme une syllabe. En français ce n'est pas possible, il faut qu'il y

ait une voyelle. Voilà des lois de structure, et chaque langue en a une multitude. On n'a jamais fini de les découvrir. C'est tout un appareillage extrêmement complexe, qu'on dégage de la langue étudiée comme un objet, exactement comme le physicien analyse la structure de l'atome. Tels sont en gros, très sommairement, les principes de la considération structurale.

Quand on les étend à des notions sociales, ça prend un aspect beaucoup plus massif. Au lieu de *a* et *é*, on parle d'hommes et de femmes, ou de rois et de valets. Immédiatement les données prennent une ampleur, et en même temps une accessibilité que les faits linguistiques considérés en eux-mêmes, à leur niveau, ne permettent pas. C'est ce qui explique peut-être que ces notions se soient dégradées à partir du moment où la qualification structurale a été appliquée à d'autres réalités que celles où elle avait pris naissance. Cependant, au niveau de la réflexion sérieuse, c'est la même démarche, que ce soit en mythologie ou en mathématiques. Un épistémologiste pourrait montrer que la même considération a été appliquée en logique, en mathématiques. De fait, il y a une espèce de structuration de la mathématique, pour succéder au travail plus ou moins intuitif que les premiers mathématiciens considéraient comme seul possible. Tout cela représente en gros le même mouvement de pensée et la même manière d'objectiver la réalité. Voilà ce qui est important.

P. D. — *Tout à l'heure, vous disiez que Chomsky rompait avec ce courant de recherche.*

E. B. — C'est exact, lui considère la langue comme production, c'est tout à fait différent. Un structuraliste a d'abord besoin de constituer un corpus. Même s'il s'agit de la langue que nous parlons vous et moi, il faut d'abord l'enregistrer, la mettre par écrit. Décidons qu'elle est représentée par tel ou tel livre, par 200 pages de texte qui seront ensuite converties en matériel, classées, analysées, etc. Il faut partir des données. Tandis que Chomsky, c'est exactement le contraire, il part de la parole comme produite. Or comment produit-on la langue ? On ne reproduit rien. On a apparemment un certain nombre de modèles. Or tout homme invente sa langue et l'invente toute sa vie. Et tous les hommes inventent leur propre langue sur l'instant et chacun d'une façon distinctive,

et chaque fois d'une façon nouvelle. Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention. A plus forte raison quand il s'agit de phrases, ce ne sont plus les éléments constitutifs qui comptent, c'est l'organisation d'ensemble complète, l'arrangement original, dont le modèle ne peut pas avoir été donné directement, donc que l'individu fabrique. Chaque locuteur fabrique sa langue. Comment la fabrique-t-il? C'est une question essentielle, car elle domine le problème de l'acquisition du langage. Quand l'enfant a appris une fois à dire : « la soupe est trop chaude », il saura dire : « la soupe n'est pas assez chaude », ou bien « le lait est trop chaud ». Il arrivera à construire ainsi des phrases où il utilisera en partie des structures données mais en les renouvelant, en les remplissant d'objets nouveaux et ainsi de suite.

P. D. — *Mais est-ce que vous ne pensez pas, je ne dis pas que ça s'est passé comme ça dans les faits, qu'une démarche comme celle de Chomsky devait en quelque sorte venir après le structuralisme, suppose le structuralisme?*

E. B. — C'est très possible. D'abord en réaction peut-être contre une considération exclusivement mécanistique, empiriciste de la structure, dans sa version américaine en particulier. En Amérique, le structuralisme proscrivait tout recours à ce qu'il appelait le « mentalisme ». L'ennemi, le diable, c'était le mentalisme, c'est-à-dire tout ce qui se référait à ce que nous appelons la pensée. Il n'y avait qu'une chose qui comptait, c'étaient les données enregistrées, lues ou entendues, qu'on pouvait organiser matériellement. Alors qu'à partir du moment où il s'agit de l'homme parlant, la pensée est reine, et l'homme est tout entier dans son vouloir parler, il est sa capacité de parole. On peut donc présumer qu'il y a une organisation mentale propre à l'homme, et qui donne à l'homme la capacité de reproduire certains modèles mais en les variant infiniment. Comment est-ce que ces modèles s'enchaînent? Quelles sont les lois qui permettent de passer d'une structure syntaxique à une autre, d'un type d'énoncé à un autre? Comment est-ce que les phrases positives se renversent en phrases négatives? Comment est-ce qu'une expression formulée au moyen d'un verbe actif peut se transformer en formulation passive? Voilà le type des problèmes que se posent les transformationnistes, parce qu'il s'agit proprement d'une transformation. Alors à ce niveau-là

et, dans cette considération, la structure phonématique d'une langue a peu d'importance. Il s'agit avant tout de la langue comme organisation et de l'homme comme capable d'organiser sa langue. C'est ce qui explique qu'il y ait un retour assez curieux chez Chomsky vers les anciens philosophes et une sorte de réinterprétation des vues de Descartes sur les rapports de l'esprit et de la langue. Tout cela est à la fois très excitant et très technique, très sec, algébrique.

P. D. — *Mais, chemin faisant, nous avons laissé en route une partie de l'héritage proprement saussurien qui connaît des développements considérables, je veux parler de cette science des signes qu'il envisageait, de la sémiologie.*

E. B. — En effet, c'est une grande question et qui est encore plus à l'ordre du jour, peut-être, qu'on ne le soupçonne. C'est en réalité quelque chose de très neuf. On voit bien que, quand on parle, c'est pour dire quelque chose, pour transmettre un message. On sait bien aussi que la langue se compose d'éléments isolables dont chacun a un sens et qui sont articulés selon un code. Ce sont ces éléments que les dictionnaires cataloguent et, à côté de chacun d'eux, ils mettent une définition, donnent donc ce qu'ils appellent son sens. Mais ce simple fait qu'il existe des dictionnaires implique en réalité un monde de problèmes. Qu'est-ce que c'est que le sens ? Si on regarde de près, on s'aperçoit que les dictionnaires juxtaposent quantité de choses très disparates. Si nous cherchons à *soleil* nous trouverons une définition plus ou moins développée de l'astre qu'on appelle ainsi. Si nous cherchons à *faire*, nous trouverons une douzaine ou une quinzaine de rubriques. Chez Littré, avec les subdivisions il y en a 80. Est-ce que c'est le même sens ? Est-ce que c'est beaucoup de sens ? On ne sait pas.

P. D. — *Et en fait nous sommes même les premiers à nous poser ce genre de question.*

E. B. — Absolument. Alors, en général, on dit : l'usage de la langue règle tout ça. Mais nous butons alors sur des questions fondamentales : Comment la langue admet-elle cette « polysémie » ? Comment le sens s'organise-t-il ? Plus généralement, quelles sont les conditions pour que quelque chose soit donné comme signifiant ? Tout le monde peut fabriquer une langue, mais elle n'existe pas, au sens le plus littéral, dès lors qu'il n'y a pas deux individus qui peuvent la manier nativement. Une langue est d'abord un consensus collectif.

ÉMILE BENVENISTE

Problèmes de linguistique générale, 2

Ce second volume de *Problèmes de linguistique générale* réunit vingt études importantes parues de 1965 à 1972 qui complètent une vaste introduction à une problématique du langage.

Les deux premiers articles, sous forme d'entretiens, traitent de l'évolution de la linguistique et des changements récents survenus dans les doctrines du langage. On passe ensuite au problème fondamental de la communication et du signe, au développement de la sémiologie de la langue. La notion de structure et celle de fonction sont l'objet des études suivantes, structure de la langue et structure de la société. La syntaxe vient ensuite avec la composition nominale et les relations d'auxiliarité. Deux études visent à montrer comme l'homme est implicite dans la langue, «L'antonyme et le pronom en français moderne» et «La forme et le sens dans le langage». Enfin on trouvera dans les derniers chapitres la poursuite de recherches sur la genèse de certains termes culturels ou concepts importants comme l'histoire du terme «scientifique», l'étude de «la blasphémie et l'euphémie» ou l'analyse de «deux modèles linguistiques de la cité».

Émile Benveniste a enseigné à l'École pratique des Hautes Études depuis 1927 et au Collège de France depuis 1937. Son enseignement et ses travaux, qui en ont fait l'un des plus grands linguistes de réputation internationale, ont porté sur la grammaire comparée et la linguistique générale.

Calligraphie islamique, Turquie. Photo © Éditions Gallimard.



9 782070 204205

Extrait de la publication  89-11 A 20420 ISBN 2-07-020420-0